

# Une médecine fossile : la survie des panseurs, gougneurs et rebouteurs bourbonnais (1880-1960)

Stéphane Hug<sup>1</sup>

Les historiens ont trop souvent laissé aux ethnologues l'étude des pratiques relevant de la magie blanche ordinaire dont le but premier est de soulager et de guérir les corps malades ou blessés. Pourtant, l'étude de ces pratiques ne devrait aucunement se limiter à tel ou tel secteur des sciences humaines : la permanence de certaines pratiques, la survie de certains intercesseurs et porteurs de dons permettent de jauger le degré de résistance des sociétés traditionnelles face aux grandes mutations historiques. Seule l'érudition locale des XIXe-XXe siècles, sentant bien qu'un monde était en train de mourir, entreprit dans plusieurs provinces françaises de collecter l'ensemble des pratiques magiques qui continuaient à être employées plus ou moins couramment. Ces opérations de collectes servirent même parfois de socle à la construction de certaines identités régionales : Limousin et Berry devinrent de la sorte deux « Terres de sorcellerie ».

L'espace bourbonnais (correspondant grosso modo à l'actuel département de l'Allier) est particulièrement intéressant car en s'appuyant sur un corpus de recherches demeurées au simple stade de la pure érudition, l'historien peut travailler sur des sources brutes, dégagées de toute lecture identitaire et permettant d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherches. Si durant les années 1880-1960, l'Allier entra dans la modernité, cette mutation se réalisa à un rythme lent, poussée par des dynamiques favorisant la survivance de structures ancestrales. Ici, la ruralité demeura forte, le maillage urbain extrêmement lâche et seul le bassin montluçonnais connut une réelle industrialisation. Aujourd'hui encore, beaucoup de pratiques ancestrales ont survécu à tel point que les derniers panseurs et rebouteurs bourbonnais possèdent encore une belle clientèle.

Si toute étude statistique dans le domaine de ces pratiques magiques est vaine, car enkystées au cœur de la sphère de l'intime, il est en revanche possible de définir avec plus de précision l'image sociale des panseurs, guérisseurs et autres gougneurs ainsi que de passer au crible la variété des interactions existant entre ces « médecins populaires » et l'ensemble de la société bourbonnaise.

## Le premier chantier de l'ethnologie bourbonnaise

L'essentiel de la collecte et de l'inventaire des pratiques relevant de la magie blanche en Bourbonnais fut réalisé par trois érudits locaux qui, entre les années 1900 et 1960, jetèrent les bases de l'ethnologie bourbonnaise. Alors que la Montagne bourbonnaise constitua le terrain d'étude du Docteur Antonin Brisson (1858-1932), le Docteur Georges Piquand (1876-1955) consacra une grande partie de sa vie à parcourir en long et en large tout l'ouest du département, enfin, Camille Gagnon (1893-1983) poussa avec frénésie les portes des fermes et des métairies du Bocage et de la Sologne bourbonnaise<sup>2</sup>. Dès 1911, le Docteur Brisson,

---

<sup>1</sup> Docteur en Histoire, Université de Valenciennes.

<sup>2</sup> Docteur Brisson, *En montagne bourbonnaise, mœurs et coutumes, la superstition et les sorciers*, Roanne, 1911, Docteur Piquand, *Légendes bourbonnaises*, Tours, 1938, 11 albums, Camille Gagnon, *Le folklore bourbonnais*, Roanne, 1982 (réédition). A voir également, deux récents numéros spéciaux du *Courrier de la*

dans son ouvrage *En Montagne bourbonnaise*, proposa de hiérarchiser les « *médecins traditionnels* » en trois catégories :

- Au bas de l'échelle, se situaient **les panseurs** qui jouaient beaucoup, nous dit le Docteur Brisson, avec la crédulité de leurs patients. Les maux de gorge bénins, les coliques, les vers, les convulsions, les sangs tranchés, les anémies, les maladies de langueur constituaient les maladies les plus couramment soignées par les panseurs. On faisait aussi appel très souvent aux panseurs et panseuses dans les pathologies de la petite enfance (vers, coliques, excéma, poussées dentaires...). Les procédés utilisés se résumaient souvent à quelques signes de croix pratiqués avec le pouce au dessus des parties malades ou des zones où s'établissait, d'après le panseur, le siège de la maladie.
- Venait ensuite dans la hiérarchie du Docteur Brisson, **les gougneurs**, spécialistes de l'estomac, du foie, des intestins et de la matrice. Les gougneurs pratiquaient de longs et vigoureux massages sur les zones abdominales douloureuses ou atoniques dans l'espoir de résoudre les dérèglements intérieurs.
- **Les rebouteurs** (ou rhabilleur, ou rebouteux) était, selon le Docteur Brisson, les « *aristocrates de la profession de sorcier. Parmi les autres, il représentait le chirurgien dont les résultats sont plus prompts, plus appréciables, mieux appréciés aussi et les honoraires plus gros. Il marchait le front haut et ce qui faisait sa force et lui donnait de l'autorité, c'est que couramment, un peu dans toutes les classes, le médecin passait pour être incompetent dans les foulures et les cassures. Seul, le rhabilleur savait tout remettre en place. Conséquemment, il avait ses entrées dans la chaumière comme au château, et ses doigts se promenaient sur la peau délicate des bourgeoises comme sur les jambes mieux charpentées des métayères. Les riches venaient donc encore grossir sa clientèle.* »<sup>3</sup> La dureté des travaux des champs, l'intensité du travail en usine, mais aussi les accidents liés à la pratique du sport naissant, fournissaient aux rebouteux toute une cohorte d'éclopés et de traîne-la-patte. Face à un nerf sauté, une foulure ou une entorse, le rebouteur, après avoir examiné la lésion avec une gravité feinte donnant plus de poids à la guérison assurée, traitait à l'aide de signes et de frictions d'une pommade souvent faite à base de graisse blanche et de persil haché. Les luxations et les fractures poussaient le rebouteur aux limites de ses compétences. L'utilisation d'atèles improvisées, la réalisation de réductions aléatoires, l'emploi de bandages trop serrés comprimant de la sorte dangereusement la zone sensible, pouvaient déboucher sur des problèmes sérieux voire graves. Outre les fameuses « *jambes en râteau* » faisant claudiquer le patient malchanceux, il n'était pas rare autrefois que les médecins de campagne fussent obligés d'inciser des abcès et même, parfois, d'amputer quelques pauvres malheureux.

## De l'image littéraire aux réalités sociales

---

Montagne bourbonnaise consacrés aux recherches de Stéphane Guittet, *Diable et sorcelleries en montagne bourbonnaise*, Editions des Amis de la Montagne bourbonnaise, numéros 62 et 64, été 2006 et été 2007.

<sup>3</sup> Docteur Brisson, ouv. cité, p. 174.

L'image littéraire (et même la construction photographique) des panseurs, gougneurs et rebouteurs fut tellement monolithique qu'elle peut finir par apparaître comme suspecte. En effet, la quasi-totalité des témoignages insistent sur le fait que ces praticiens de la médecine populaire possédaient un profil social bien tranché, marqué au sceau de la marginalité. Le Docteur Brisson, prônant un positivisme digne de Charles Bovary décrivait de la façon suivante les « médecins populaires » de la Montagne bourbonnaise : « *L'air sournois, avec leurs figures de fouines, ils choisissaient la nuit, de préférence, pour se glisser comme des ombres auprès des malades. Mais contrairement à ce que j'ai lu à leur sujet, d'aucuns ne craignaient pas d'attirer l'attention et faisaient même leur possible pour cela. Ils se taillaient de la réclame par des histoires contées dans un langage emphatique qui laissait toujours entendre qu'ils en savaient long. Ils signalaient aux passants leurs habitations par des animaux cloués à leur porte, et qui étaient toujours des corbeaux ou des hiboux. Presque tous rasés à l'instar des prêtres, comme eux, sans doute, ils s'imaginaient exercer un sacerdoce. Ils portaient également parfois des costumes bien étranges. Je me souviens de l'un d'eux qui circulait toujours avec un bonnet noir sous son large chapeau, une paire de lunettes bleues dont il s'affublait sans besoin, et, sous une blouse très courte, un immense pardessus qui, de loin, faisait un peu l'effet d'une soutane sous son surplis. Un autre, boiteux, les paupières rouges et les yeux chassieux, était d'une taille démesurée qu'il grandissait encore par un bonnet de sigovie, sa coiffure ordinaire, qu'il portait dressé dans toute sa longueur. Clopin-clopant, on le voyait passer avec pour le soutenir un bâton en torsade Louis XIII, surmonté d'une racine bizarre à laquelle il avait essayé de donner l'aspect d'un crapaud. Ces bâtons ornés à la poignée de sculptures grossières, presque tous les avaient adoptés. C'était en quelque sorte leurs baguettes magiques.* »<sup>4</sup> Evoquant dans un recueil de souvenirs le Bocage bourbonnais de l'Entre-deux-guerres, Pierre Petitjean brossait un portrait similaire des panseurs et rebouteurs de son enfance : « *Drôle de type ce Chacaton, Vivant à l'écart, dans une petite ferme isolée, au coin d'un bois, avec une femme peu loquace et qui ne se montrait pour ainsi dire jamais lorsqu'on y allait. Lui, on le voyait aussi dépenaillé qu'un mendiant. Distinguer la couleur d'origine de sa veste ou le genre d'étoffe primitif aurait été un travail de patience, tellement les pièces de toutes nuances se superposaient. Il portait toujours, été comme hiver, un long foulard jaunâtre, noué à la diable autour de son cou maigre. Il se coiffait d'un chapeau de feutre qui, à force d'avoir été déteint par le soleil et les pluies, avait enfin adopté une sorte de couleur verdâtre certainement définitive. Ses deux sabots étaient rarement frères et ses chaussettes jamais de même teinte, presque toujours trouées au talon. Avec cela un physique dégingandé tellement il était grand. Un visage plutôt rébarbatif, avec deux yeux creux, atteints d'un léger strabisme, qui lançaient des lueurs étranges en vous regardant. Un nez en bec d'aigle qui séparait deux touffes de barbe broussailleuses et grisonnantes, lesquelles abritaient une bouche édentée aux trois-quarts. Ses oreilles longues et larges, dans ourlet, se ramenaient sur ses joues plates et lui donnaient un drôle d'air.* »<sup>5</sup>

La figure du panseur ou du rebouteur est donc devenu peu à peu un type littéraire décliné autour de quelques poncifs corporels, vestimentaires et sociaux. Cependant, à trop simplifier les contours de ce groupe social, les érudits et les écrivains de nos terroirs ont fini par passer sous silence toute une foule de personnages qui ne correspondaient en rien aux critères de cette anormalité transformée en normalité. Il est indéniable qu'un très grand nombre de « médecins populaires » vivaient en marge de la société, faisant un point d'honneur d'afficher une apparence digne de leur profession. Néanmoins, quelques personnages rompaient cette image littéraire en menant au cœur des villes et des villages, une vie sociale semblable en tout point à celle de leurs voisins. Le profil de la lapalissoise Marie Maupertuis (1818-1882) permet de reconsidérer l'image traditionnelle des médecins populaires. Gagnant parfois jusqu'à cent francs les jours de foires, recevant autant de paysans que de bons bourgeois, Marie Maupertuis « *portait la coiffe blanche, le camail de soie noir à franges, la robe à plis, des souliers découverts, et, comme tout respirait la propreté chez elle, avec la croix d'or au cou et ses*

<sup>4</sup> idem, idem, p. 87.

<sup>5</sup> Pierre Petitjean, *En glanant dans les campagnes*, Editions des Cahiers bourbonnais, Moulins, 1982, pp. 7-15.

*grandes boucles d'oreille, elle l'avait plutôt cossu.* »<sup>6</sup> Le Docteur Brisson rapporte également l'existence de rebouteurs si renommés qu'ils louaient, à l'occasion des grandes foires régionales, une chambre d'hôtel qu'ils improvisaient en cabinet de consultation... Je me souviens enfin qu'à Lapalisse, dans les années 1970, juste en face de la maison de mes parents, résidait un employé municipal, lieutenant des pompiers de la ville, que tout le monde surnommait « Ben Hur » au regard de ses ineffables exploits de jeunesse. Parfaitement intégré à la vie sociale de cette petite ville bourbonnaise, Ben Hur remettait en place tous les membres démis ou luxés. De temps à autres, seuls quelques cris de ses patients trahissaient ses activités de rebouteur... tout le monde ne voyait en lui qu'un simple voisin.

## Les pratiques sociales liées aux médecines fossiles

Si la visite au panseur ou au rebouteux constitue encore de nos jours une pratique qui est loin d'avoir totalement disparue des provinces du centre de la France, ce recours revêt, depuis le tournant des XIXe-XXe siècles, trois grandes caractéristiques. A la fois inscrit dans l'intime, séparant assez nettement le monde des hommes de celui des femmes, il constitue enfin une voie parallèle à la médecine officielle.

Plus le Bourbonnais avança dans la modernité, plus les vieilles structures villageoises se distendirent, plus la religion républicaine du progrès s'ancre dans les esprits et plus la visite chez le panseur ou le rebouteux fit partie des choses que l'on décida désormais de cacher. Frapper à la porte du médecin populaire, revenait à tourner le dos au siècle. Il n'était pas rare, nous raconte Daniel Bayon, que dans certains foyers bourbonnais, les femmes de la maisonnée entreprennent en catimini des démarches auprès des panseurs et des gougneurs à l'insu de leur propre époux totalement incrédule sur les effets de cette médecine.<sup>7</sup>

N'oublions pas également qu'à cette époque les « funestes secrets » hissaient les panseuses aux premiers rangs des avorteuses des villes et des villages de France. Le poids de l'œil communautaire, régulant à la fois la modernité et la morale de proximité, relégua bon nombre des pratiques relevant de la médecine populaire dans les profondeurs de la nuit. Le Docteur Brisson raconte ainsi qu'un soir revenant à pied à son domicile lapalissois, il tomba sur une scène édifiante. Adossée à un platane, une femme, accompagnée de son mari, était en train de se faire ausculter par un gougneur qui avait enfoui ses bras sous ses jupons. A l'arrivée du Docteur Brisson, le trio leva le camp sans broncher et disparut dans la nuit. Brisson précisait d'ailleurs que beaucoup de ses patientes préféraient dévoiler leur anatomie la plus intime à un gougneur (personnification du secret) plutôt qu'à un médecin (une notabilité locale au regard expert).

Est-ce à dire pour autant que la femme occupa une place centrale dans la survie de cette médecine populaire ? Il est évident que l'éducation des jeunes filles combinée aux diverses formes de sociabilités développées par les femmes formait une trame essentielle dans la transmission des secrets domestiques et des médecines parallèles. A ce titre, il serait intéressant de mener une étude comparative entre le Bourbonnais, province où la féminisation et la tertiarisation du monde du travail furent tardives, et des régions présentant des dynamiques sociales et économiques plus vives telles que certains pays de l'Ouest français, les régions minières et ouvrières du Nord et de l'Est de l'Hexagone ou bien encore la petite couronne parisienne.

Enfin, d'une façon générale, il serait enfin totalement erroné de penser que les populations ayant recours aux médecins populaires étaient prisonnières de profonds

---

<sup>6</sup> Docteur Brisson, *ouv. cité*, p. 189.

<sup>7</sup> Daniel Bayon, *Au flanc de ma colline*, édité par l'auteur, 1995.

archaïsmes. En vérité, la donne sociale était tout autre. La très grande majorité d'entre elles pratiquait un savant jonglage entre médecine moderne et médecine fossile. Dans son recueil de souvenirs d'enfance, *Saint-Prix, pays berbouille*, Georges Romailat rapporte que dans les années 1930 « *Ceux qui osent s'attaquer aux morsures de vipères sont plus rares. A ce titre, nous avons à Saint-Prix une panseuse dont la réputation s'étend à tout le canton. C'est l'épouse d'un notable, une sainte femme [une fois de plus les frontières sociales sont abolies] qui a le sens du bien. Chez elle, à la saison des vipères, on attend son tour pour être soigné. La chose m'étant arrivée, je puis donc en témoigner. Au cours d'une partie de pêche, j'ai été mordu à la cheville, et notre médecin était absent ce jour-là. Après m'avoir fait asseoir dans son salon, cette bonne dame s'est agenouillée sur son prie-Dieu pour une brève prière. Ensuite, elle apporte une grande bassine contenant une pâte semi-liquide, constituée par plusieurs plantes, dont la bourrache, c'est le seul nom qui me soit resté en mémoire. J'ai plongé mon pied dedans. Elle entreprend alors de me masser doucement en récitant quelque chose à voix basse. Ses doigts finissent par se contracter, et elle m'indique qu'elle est en lutte avec le mal. Au bout d'un moment, elle s'arrête, épuisée, le front inondé de sueur, mais toute joyeuse, en m'annonçant qu'elle a parfaitement réussi et je peux partir rassuré. Par principe, nous passons le lendemain chez notre médecin. Il connaît bien la personne en question et lui adresse parfois des clients... Il nous confirme qu'il n'y a aucune crainte à avoir.* »<sup>8</sup>

Ces pratiques sociales jugées improbables jusqu'au moment d'en découvrir l'existence au détour d'une source, constituent le sel de la recherche historique. En pleine lumière, ou tapis dans la pénombre de l'intimité, l'historien se doit de restituer toutes les porosités des sociétés du passé.

---

<sup>8</sup> Georges Romailat, *Saint-Prix, pays berbouille*, Riom, 1994, pp. 268-269.